Des activités au sein d'un SAMSAH? Dans quel but?

Voici, nous l'espérons, une réflexion qui viendra nourrir le débat, qu'il faudrait se garder de clore trop rapidement, de la présence, sans parler encore de nécessité, d'activités au sein d'un Service d'Accompagnement pour des Personnes Handicapées et en la circonstance, en situation de handicap psychique.

Nous proposons comme cadre, sinon l'argument, tout au moins le discours comparatif entre un établissement de style Foyer de Vie et un service tel qu'un SAMSAH.
Une comparaison hasardeuse ? Pour se prononcer, il est important d'en dégager son degré de pertinence !
Pourquoi des établissements auraient-ils plus de légitimité à proposer des activités ? Pourquoi des Services d'Accompagnement Médico-Sociaux ne l'auraient pas ? Autrement dit, à quoi tente de répondre la mise en place d'activités pour des personnes en situation de handicap ?
Ce qui est souvent mis en exergue dans les établissements pour justifier d'une palette d'activités est l'intérêt de conserver un rythme de journée, calqué sur celui d'une journée de travail, afin de maintenir une relative autonomie et de favoriser la socialisation des résidents.

Être en activité, avoir des activités, faire des activités, être actif …
Commençons par évoquer ce truisme qui est que l'activité s'oppose à la passivité.
Elle s'y oppose en cela qu'elle est synonyme de puissance d'agir.
Une activité représente une manifestation concrète de cette puissance, de cette volonté d'agir.
Ce n'est une nouvelle pour personne, l'être humain donne une scansion à la façon dont il emploie son temps. Cela se traduit par des mises en projets et une organisation de sa vie. Cette scansion s'appuie sur un ensemble d'activités au service de ses projets de vie (social, familial, professionnel, artistique, sportif …). Il semble donc important pour lui d'être occupé à s'occuper.

Occupation : notion galvaudée?

Profitons-en d'ailleurs pour réhabiliter un terme souvent connoté péjorativement, celui d'***occupationnel*** et qui servira notre démonstration.
Parmi les différentes acceptions, on retrouve prioritairement ce à quoi on consacre son temps et la manière dont on l'occupe, mais aussi le souci que l'on a de faire quelque chose.
Le glissement péjoratif vient de son acception militaire qui signifie occuper un lieu et donc prendre possession et remplir un espace.
Le raccourci est tout trouvé avec remplir son temps en attendant qu'ça s'passe ? « Rendre plein » suppose un état antérieur de vide, auquel on répondrait par une action, celle de remplir.
Concernant l'être humain, c'est pour palier le sentiment de vide, que l'on trouve, chez des personnes très angoissées, la mise en place d'un certain nombre de ritualisations compulsives ou au contraire une apathie totale. Et c'est bien là que la différence s'opère.

Quand l’occupation se substitue à la compulsion:

La compulsion fait face à une néantisation de l’être en donnant consistance mais pas forcément sens. L’inscription dans une activité sociale suppose déjà un sens que l’on donne à notre implication. On constate que lorsqu’une activité, de quelqu’ ordre que ce soit, dès l’instant où elle est créatrice, c’est-à-dire propose à la personne d’autres voies, parfois inconnues, que celles empruntées sans cesse par les ritualisations, ouvre à cette volonté de faire et d’être. Se substituant aux routines compulsives, l’activité propulse la personne, parfois à son insu, dans une démarche, dans un élan et, produit de l’envie. Combien cette envie est une notion avec laquelle, nous, professionnels du médico-social, nous devons composer. Non seulement nous avons à composer avec les variations de cette envie chez la personne, mais nous avons aussi à être le soutien d’une personne qui n’a pas envie. La soutenir ce n’est pas l’encourager. La soutenir, c’est lui reconnaître ce non-désir et en respecter sa durée. Parallèlement, c’est aussi devenir un lieu désirant pour elle, un lieu d’où elle pourrait apercevoir et concevoir le monde autrement.
Dans cet enrichissant travail, nous recourons à différents supports, différents média pour remplir nos missions, dont les activités.

Du geste à la parole:

Il est donc bien difficile de séparer l’humain de l’activité, à telle enseigne que nous pouvons nous demander si ce n’est pas du geste que naquit la parole ?
C’est en tous cas l’expérience que nous vivons sur le service.
Qu’en est-il alors de ces personnes qui s’isolent, n’osent sortir, sont dans une passivité totale, n’ont envie de rien, ne désirent rien, sont fatiguées d’être ?
Combien il est difficile de fédérer ces personnes autour d’un projet collectif.
L’intégration sociale est loin d’être une simple opération mécanique. Comme s’il suffisait de placer des personnes dans un réseau social pour que des liens se tissent hors de cette alchimie qui fait toute la complexité des relations humaines.
Cette insistance d’une socialisation forcée : « il faut sortir de chez vous et rencontrer du monde » peut-on entendre parfois, évacue totalement l’importance du sens donné à l’agir et du temps qu’il faut pour qu’une relation de confiance s’établisse. Au sein de notre SAMSAH, nous sommes soucieux de cette temporalité et nos activités deviennent ces lieux où une rencontre singulière s’établit pour la personne avec elle-même. Car cette relation de confiance évoquée précédemment, c’est avant tout en elle qu’elle doit s’opérer. C’est toute la différence entre un accompagnement qui serait purement fonctionnaliste (le savoir-faire, la compétence) et celui attentif d’un étayage psychique qui vise l’être dans toute son incomplétude.

David LEPAGE, responsable du Service